

Psychanalyse et Scientificité

la causalité en psychanalyse

Danielle Lévy.

« Le pouvoir des mots sur les hommes est véritablement frappant. Au lieu de les utiliser comme de simples moyens permettant de fixer les résultats d'observations réelles, les hommes ne voient la réalité que sous l'éclairage des mots et le plus souvent la considèrent comme secondaire par rapport à ce que constitue leur principale préoccupation : la manipulation des mots ».

Alexandre Zinoviev, *Le communisme comme réalité.*

La psychanalyse est pratiquée depuis plus de quatre-vingts ans. Dès 1899, Freud demandait pour sa découverte un débat qu'il souhaitait « scientifique et libre de tout préjugé ». Ce débat lui fut refusé par l'Intelligentsia viennoise. La psychanalyse emportait la conviction ou provoquait le tollé ; pas de moyen terme.

Depuis ce temps, elle est restée plus ou moins à l'écart du champ des savoirs. Pourtant, si ses hypothèses tiennent, elles devraient en constituer le point de bascule. Car les hypothèses de la psychanalyse sont de nature à modifier profondément toutes les conceptions existantes du sujet humain et de ses productions épistémiques. C'est pourquoi il paraît souhaitable qu'elles soient exposées dans la rigueur de leur expérience, et discutées en un lieu qui ne soit pas de croyance.

L'isolement a certainement nui au développement de la pensée de Freud : il l'a confinée dans une technique para-médicale. Elle s'en est trouvée déviée vers une religiosité plus ou moins occulte (Jung), vers des manipulations d'asservissement à visée adaptative, ou vers le simple amour des belles-lettres et des jolis textes. La recherche en psychanalyse est individuelle et très peu systématisée. Il s'en suit que les avancées, quand il s'en produit, restent confidentielles et passent pour des dogmes.

Il s'en suit aussi que la psychanalyse n'est généralement envisagée qu'à partir d'écrits qui exposent ses résultats : ce qui est alors examiné est simplement sa compatibilité avec les idées reçues. Ou bien

on questionne la rigueur de ses « théories », sans penser que la théorie est faite pour rendre compte rationnellement d'une certaine expérience. Un retour à la logique de l'expérience permet d'interroger les théories. Il permet aussi de dégager un type de causalité tout à fait original et jusqu'ici demeuré énigmatique.

Il s'agit donc de placer la psychanalyse devant la question de sa scientificité. La scientificité suppose un système conceptuel, de préférence formalisé, rendant compte d'un champ d'expérimentation réglé. On voudra bien laisser tomber un temps la précipitation thérapeutique, et envisager la situation analytique inventée par Freud comme un *dispositif expérimental*. L'étude attentive et rigoureuse de ce dispositif fera l'essentiel du séminaire envisagé.

Ce dispositif s'avère :

- 1) Isoler un ordre de phénomènes spécifiques qui s'appelle la parole du sujet, c'est-à-dire le mode de situation d'un humain dans le champ du langage.
- 2) Dégager un type de causalité spécifique, qu'on peut appeler efficacité symbolique, tenu jusqu'ici en dehors de la rationalité quoique maintes fois constaté.
- 3) Cette efficacité a des limites. Elles tiennent à la constatation que l'ordre symbolique, s'il est comme naturel à l'humain, n'est cependant pas total : tout se passe comme s'il manquait au moins un symbole, et comme si ce défaut tenait à la sexualité et à la mort. En biologie aussi, l'apparition simultanée de la sexualité des individus et de la mort des corps reste énigmatique. Par ailleurs, après la démonstration de Gödel et l'existence de logiques non saturées,

Elle doit seulement être repensée en fonction du nouveau critère, et en termes de structure, c'est à dire en fonction des *concepts spécifiques* produits par l'inscription de l'humain dans l'appareillage symbolique.

c) Bien sûr, il n'est pas question de mesure en psychanalyse. Les processus qu'elle repère s'articulent plutôt en termes de logique ou de topologie. Toute l'évolution des sciences montre que la mesure n'est bonne que si l'on sait ce qui est à mesurer. La question de la causalité est première.

3. La difficulté à concevoir le langage comme un champ opératoire en dehors de toute volonté consciente tient surtout à la représentation qu'on s'en fait le plus souvent : celle d'un milieu naturel neutre que les individus utilisent à leur gré et en fonction de leurs aptitudes. Sa nature aurait aussi peu de rapport avec son utilisation que les fils du téléphone avec les messages qu'ils véhiculent. Les recherches modernes montrent qu'il n'en va pas ainsi. Par exemple, l'outil devenu ordre technique et machinique détermine les formes de la vie sociale. De la même façon, le langage, qui y semble d'ailleurs physiologiquement lié au niveau des aires cérébrales, détermine par la façon dont il est pratiqué et transmis les sujets humains tant dans leur être ethnique que singulier. Le dispositif analytique permet d'analyser les formes et les effets de la prise du champ symbolique sur un représentant donné de l'espèce « homo sapiens », à l'intérieur d'une aire sociale, donc dans une langue déterminée. Au moins est-ce l'hypothèse qu'on feindra, et dont on développera la vraisemblance. Il s'agira dans ce séminaire de mener aussi loin que possible l'hypothèse de la scientificité de l'analyse, c'est à dire :

1) d'établir les faits par un examen aussi précis et rigoureux que possible du dispositif qui le révèle.

2) d'examiner les hypothèses qui ont été proposées pour en rendre compte rationnellement.

3) de montrer comment celle qui paraît la plus forte ouvre aussi sur le champ des savoirs contemporains.

Subversion du freudisme ?

L'*expérience princeps* de la psychanalyse peut se décrire comme suit :

– A la faveur d'une idée fortuite ou intempestive, qu'elle soit venue au patient ou induite par une intervention de l'analyste, un souvenir oublié, ou l'évocation d'une situation jusque là passée sous silence, sont « verbalisés », mis en mots.

– Un comportement particulier ou un symptôme corporel disparaît simultanément.

– Il est toujours possible d'établir, du souvenir oublié au symptôme disparu, une ou plusieurs lignes associatives. L'analyse s'est autorisée de cette constatation maintes fois répétée pour poser un principe d'équivalence entre ce qu'on appelle les symptômes et des paroles non-dites.

La question est de savoir comment expliquer ces faits.

1. Freud et Ptolémée.

L'hypothèse la plus répandue consiste à supposer derrière la chaîne des pensées sensées et conscientes, derrière le fil des idées, un perturbateur appelé l'inconscient. Il ferait irruption de temps en temps pour manifester autre chose que ce que « je » veux dire. C'est ainsi que Freud a présenté les choses, supposant au sujet d'une structure conflictuelle, et se débattant dans la complexité et les remaniements de ses « appareils psychiques ».

Sa solution paraît d'autant plus forte que le sujet « éprouve » à certains moments de l'analyse la résistance qui l'empêche de parler : Il s'éprouve comme divisé, lieu d'un conflit. Freud se distingue par son absolue fidélité à l'expérience subjective. C'est pourquoi ses descriptions restent très utilisées et utilisables par les analystes pour se repérer dans la pratique.

Sa fidélité clinique l'a même obligé à introduire un impondérable, la « pulsion de mort », dont le caractère apparemment métaphysique a rebuté plus d'un analyste. Ce caractère impondérable était dû au fait que la « pulsion de mort travaille en silence », alors que tout le travail de l'analyse est de parole : elle

était donc inobservable. Il repérait et nommait bien ainsi une des limites de l'expérience. Mais faute d'avoir pu, pour diverses raisons, soutenir explicitement que l'objet de l'analyse était la prise d'un humain dans le langage, il a dû s'en tenir aux apories du sujet et du moi.

En effet, l'inconscient est conçu comme homogène au conscient : ça pense, ça parle, ça veut, ça calcule. Ça n'a seulement ni frein ni mesure, comme un double diabolique. Pour Freud, il y aura deux sujets, puis trois, sans compter l'impersonnelle pulsion de mort. Sa construction peut se comparer aux épicycles ptolémaïques : en combinant plusieurs fois le même principe circulaire, mais avec des raisons différentes (rayon du cercle, situation du centre), Ptolémée réussit à maintenir le principe de la circularité du mouvement planétaire. De la même façon, en combinant plusieurs sujets également parlants, mais avec des intentionnalités différentes, Freud réussit à maintenir la primauté du sujet. Ce sujet est conçu comme englobant ses attributs, chacun d'eux le représentant en même temps qu'il l'affecte.

2. *L'hypothèse langagière.*

Mais la science d'aujourd'hui a cessé d'être empiriste : son recours à l'expérience n'est plus d'observation mais de logique et de calcul. Le résultat comme la construction de l'expérience posent seulement des questions de compatibilité : l'expérience est construite en fonction des lois attribuées au champ étudié. Et réciproquement, ces lois sont supposées pour rendre compte d'une expérience.

C'est pourquoi *l'hypothèse langagière* paraît mieux convenir. Elle est plus scientifique, puisqu'elle établit l'homogénéité du mode expérimental et de l'objet étudié. Elle est aussi plus puissante, puisqu'elle dissipe un certain nombre d'obscurités et de paradoxes soulignés par le mode d'explication freudien. Elle correspond mieux aux faits et à la logique de l'expérience. En outre, elle est plus féconde : à partir de son principe on a pu dégager les premiers éléments d'une véritable théorie générale du lien social. Les êtres parlants vivent d'une part en société, par ethnies et groupes, d'autre part le plus souvent à deux. Une théorie du sujet suppose une théorie de l'altérité.

Selon cette hypothèse, il faut supposer comme

première la chaîne associative, et admettre comme ses éléments ultimes et constitutifs les phonèmes par couples d'opposition. Des mécanismes de complexification produisent les mots de la langue – et d'autres séquences. Ces symboles d'origine auditive sont reliés aux impressions visuelles, qui sont de loin les plus nombreuses. D'où la présence du « continu », et de la forme, dans la suite des idées. L'articulation symbolique serait présente dans toute parole, seulement plus facilement repérable quand elle rompt le fil des idées. Ce fil est constitué d'une intrication complexe, d'imaginaire et de séquences symboliques, chacun étant à chaque étape relié à l'autre : le symbolique, qui est *discret*, se lit (rébus) dans l'imaginaire, l'imaginaire donne forme, et permet la « reconnaissance » du symbolique. La fonction imaginaire masque, dans le champ de la conscience, le fonctionnement strictement symbolique : il n'apparaît que dans ses éclipses – tout comme une éclipse permet d'observer la couronne solaire et d'analyser les phénomènes élémentaires qui font une étoile.

Les représentations liées à la psychanalyse n'échappent pas à cette règle de la prégnance du visuel. *Alors que la science se construit plutôt comme un travail du symbolique sur le réel.* La cure, elle, met en action un mouvement de « traversée des apparences » ; elle consiste dans l'articulation, consciente ou non, d'une séquence phonématique singulière qui, avec l'ensemble de ses déplacements possibles, semble bien commander au désir de chaque humain. Le désir serait seulement la recherche constante de la répétition de cette séquence selon l'ensemble de ses variantes possibles.

L'aporie du sujet et du moi se résoudrait ainsi : le sujet se représente à lui-même dans le monde des images : c'est le moi. Mais il s'expérimente aussi comme *effet de la détermination symbolique*, dans le passage d'un symbole à un autre : la parole. Ce que l'analyse montre, c'est que toute effectivité aussi bien que toute satisfaction s'ancrent dans la séquence symbolique, bien qu'elles se développent aussi dans l'imaginaire et concernent le réel.

3. *L'inconnue sexuelle.*

Mais ce réel ne doit pas être pensé comme une masse informe : informe veut seulement dire absence d'image. Il doit être pensé dans le cadre de

LE FIGARO

N° 1080 -- JEUDI 29 DÉCEMBRE 1966

DIRECTEUR : PIERRE BRISSON (1946-1964)

BELGIQUE : 14 F. B.
ESPAGNE : 15 PESETAS
ITALIE : 150 LIRE
PAYS-BAS : 1 FLORIN

LITTÉRAIRE

LE LITTÉRAIRE

PRIX : 1 FRANC

...vous présente
ses meilleurs vœux
pour 1967

LACAN JUGE SARTRE

Jacques Lacan évoque
son différend idéologique avec Sartre.

Est-il indispensable, demande-t-il, de toujours
se définir par rapport au sartrisme ?

Précédemment, il avait déjà commenté pour
nos lecteurs ses « Ecrits » récemment parus, et insisté
sur la nécessité, en psychanalyse, d'un retour à Freud.

Aujourd'hui, Lacan met l'accent
sur l'importance capitale du langage
dans la pensée contemporaine.

En page 4, il raconte
sa « longue marche »
philosophique à

GILLES LAPOUGE



Photo René Poir.



Photo Francis Furst

**EN FRANCE
LA TV-COULEUR EST
POUR CETTE ANNÉE**
PAR SYLVAIN ZEGEL

On parle aux Français, depuis si longtemps, de la TV-couleur
qu'ils avaient perdu, peu à peu, le goût d'y croire. Et pourtant elle
existera dans dix mois, nous apprend Sylvain Zegel en page 12.

Malgré sa neutralité...
**LA SUISSE DÉCOUVRE
LES GRANDES INVASIONS !**
PAR DANIEL ALBO

Y a-t-il encore des Suisses en Suisse ? Oui, mais on y rencontre égale-
ment le monde entier. Daniel Albo évoque en page 3 les rapports difficiles
entre citoyens helvétiques et travailleurs étrangers. Mais les uns et les autres
sont condamnés à vivre ensemble.

L'affaire du courrier de Lyon rebondit...

PAR
DOMINIQUE
JAMET

Lesurques, l'un des premiers condamnés à mort
de la fameuse affaire du courrier de Lyon, fut
quillotiné en place de Grève, un matin de brumaire
de l'an V. Il y a de cela cent soixante-dix ans... et aujour-
d'hui un comité vient de se constituer pour demander
sa réhabilitation. Sous l'égide de M. Gabriel Olivier,
avocat à la cour de Paris et auteur d'un livre récem-
ment paru chez Arthaud, intitulé L'Affaire du courrier
de Lyon, M. Maurice Garçon, notre ami André Billy,
M. Marcel Rousselle, président honoraire de la cour
d'appel de Paris, et M. Antonin Besson, ancien pro-
cureur général près la Cour de cassation, prennent
le relais de la famille de Lesurques, qui a renoncé
en 1868 à réclamer une révision du procès.

A seize reprises en quelque cent ans, cette révi-
sion a été refusée. Et pourtant, dès le premier procès
l'opinion publique a généralement tenu la condamna-
tion à mort de Lesurques pour un déni de justice.
L'innocence de Lesurques est devenue comme une
tradition, entretenue par d'innombrables pamphlets,
brochures, complaintes, drames et mélodrames. Domi-
nique Jamet, en page 8, rouvre le dossier de cette
affaire Lesurques que font rebondir aujourd'hui des
magistrats et des avocats.

Cet homme
qui monte à l'échafaud
est-il une victime ?





JACQUES LACAN - Il a aimé avec sympathie l'ascension de Sartre.

SARTRE CONTRE LACAN

Bataille absurde, mais...



JEAN-PAUL SARTRE - A-t-il lu Lacan ?

JACQUES LACAN est un clinicien et son livre, *Écrits*, forme d'abord la relation de son expérience de psychanalyse. Ainsi se trouvent reliés hors jeu tous ceux qui s'engagent — dans le blâme ou dans l'éloge — à donner Lacan pour l'opérateur d'une métaphysique que l'on penserait à pousser dans les chicanes de la maladie mentale, de la raison ou de la décision, voire de l'Être. Le puissant outillage intellectuel qui l'emploie ne doit pas faire illusion, non plus que la trace laissée par son travail sur des œuvres bien étrangères à la psychanalyse. En vérité, le chemin de Lacan est fidèle à celui de Freud. Son pas est celui de la science, non de la philosophie. Il ne part pas de notions générales, mais de ses rencontres avec le réel. Simplement, il arrive que ces rencontres alimentent quelques idées assez vagues — anguineuses en montrant que l'homme n'est pas au centre de lui-même, mais hors de lui-même. Mais les corollaires philosophiques de son travail — que Lacan les signe de loin ou qu'il discute en passant le soin — restent toujours soumis aux lois du métier.

« Mais aucune espèce d'acrobate ne prétend à une autonomie parfaite. Georges Bataille, Merleau-Ponty avaient souvent engagé à publier mes leçons. C'est après qu'ils nous ont quittés, vous voyez, que je cède à leur avis. Tel quel, en tout cas, ce livre forme un appareil critique assez rude pour empêcher des utilisations malhonnêtes. »

UN NECESSAIRE LABYRINTHE VERBAL

On ne confond pas Jacques Lacan sur rien. Si le résumé de son ouvrage n'est pas à nier, il n'a pas grand-chose à voir avec ce que l'on nomme, vaguement, barbouille de notions sur le « ça », le « surmoi » et le « transfert », nomme psychanalyse et qui s'apparente plutôt à la psychologie ou à la psychiatrie. On n'entre pas dans écrits comme dans un moulin et il faut payer le prix. On peine, on souffre, on avance, on se traîne, on peste un peu, on croit qu'on a gagné et c'est qu'on a perdu, on s'arrête où l'on coupe. On abandonne ou bien on insiste. Je le sais, je parle d'expérience. (En son ou, plutôt, je n'en suis pas encore sûr). Pourtant, si cet ouvrage est difficile, il n'est pas obscur. Et cette difficulté pourvenue obéit à certains desseins bien précis.

Galaxies et synecdoques, litotes, hyperbates et méronymes, métaphores, rien de ce qui est rituel n'est étranger à Jacques Lacan, qui, pour faire bonne mesure, s'ajoute à ses propres notions de la mathématique boubarbienne et des élégances de langage bien pichées du gongorisme. Certains de ses critiques y voient une coquette et il faut accepter que Jacques Lacan s'expose, en effet, à ce reproche. Après tout, si ces choses à le pincher, il n'a pas à s'en prendre qu'à lui-même. Mais il faut livrer ici un essai, que nous choisissons au hasard, dans un passage fort simple, à cet un gramme de malice, pourtant, puisque nous détachons une phrase de son ensemble, ce qui est inacceptable, dans Lacan.

« Au moins, écrit-il par exemple, pouvons nous nous contenter de ce que tant ou une face dure de ce que nous avons instauré et il aura un psychanalyste à répondre à certaines exigences subjectives, si les qualitatifs de l'article défini et trop dire ou bien encore trop desirer. »

On pourrait que de labyrinthe verbal à sa nécessité et à la peine imprimée au scruil fait incommen-

partie du motif de l'auteur. Si le style de Lacan est taillé dans des miroirs, si ses avenues sont compliquées et si les figures de la rhétorique l'augmentent de leur espace ambigu, c'est peut-être qu'il engage de une certaine manière de lire — donc d'être — et qu'il commande une pédagogie.

« Disons, répond Jacques Lacan, que ces textes sont lus en diagonale. Ce sont les textes de mes leçons, mais soumis aux lois de l'écrit, qui sont essentiellement distinctes de celles du parlé. »

« Noté que je me suis abstenu de toute vanité d'appareil — encore que cela nût pu m'être pas vain. Personne ne gince des dents quand les mathématiciens utilisent un certain appareil formel. L'équivalent n'est pas à concevoir pour ce livre. En bien, l'équivalent, c'est ce que l'on appelle mon style. »

« Vous parlez d'une volonté pédagogique. Je ne repousse pas l'expression, même si je préfère parler d'une valeur de formalin. Ce que je refusais, en tout cas, c'était de livrer cette sorte de chose qu'on appelle l'illusion de la compréhension. J'essaie d'observer le penchant naturel, et fort frêle, chose qu'on a compris parce qu'une pensée est claire et, bien sûr, avoir compris de travers. Et remarquez que je rençois sans arrêt, très précisément, l'obstacle original auquel je mets la hauteur. »

« A Sainte-Anne, je parlais pour des médecins. Or les esprits des médecins, que vouliez-vous, ils ne sont pas tout à fait préparés à s'ouvrir à la linguistique. Comment en trait-il autrement ? On leur a toujours rebattu les oreilles avec l'insignifiance du langage. On leur a appris à distinguer la « parole des mots et le grand discours. Les uns savent ce que « scriptura mentem » alors que « verba volant ». Il fallait donc les ouvrir à une dimension nouvelle, celle du langage, et cela demande un certain style, des voix extraordinaires de formation. »

On dirait que le provocateur des colères. A qui, Lacan nous rétorquerait probablement que peu lui en chaut, pourvu qu'il fasse barrage aux malintendants. De même qu'il n'a jamais défilé les psychoplogues qui ont mutilé la vérité de Freud, de même il ne redoute pas de l'exposer à toutes critiques. Les critiques ne sont pas formulées par les seuls praticiens dérangés dans leur confort intellectuel. Elles émanent aussi de certains mieux philosophiques ou littéraires. Ce que je fais remarquer à Jacques Lacan. Et j'ajoute : « Jean-François Revel, par exemple. »

« Ah, dit Lacan. Revel objecte ? — Dans Pourquoi les philosophes ? — Et dans La Cabale des dévets. »

« Je serais donc un dévot ? — Et le docteur Lacan n'est avec, vraiment, beaucoup de gentillesse. »

« Puisqu'il est question de Revel, vous savez-vous du slogan qui figurait, si je ne me trompe sur la date de son premier livre ? Il disait ceci : « Vous ne les comprenez pas, c'est vous qui avez raison. » Il y a toujours quelque chose de droit

à voir s'avouer la vérité, la vérité du livre d'étalait sur la couverture — un cheque en blanc tiré sur l'ignorance d'ailleurs, pourquoi attaquer seulement Heidegger, Merleau-Ponty, voire me chercher dans les repositifs incomplètes de la pâte loupée que j'étais de soulager alors, quand Spinoza et Leibniz ne s'offrent pas plus aisément à la consommation de l'« honnête homme », aux préjugés du bourgeois » cultivé.

« Succès de l'entreprise, aujourd'hui, on s'en va. Vous ne les comprenez pas, c'est vous qui avez tort. » Ce qui n'arrange rien plus.

« Il réfléchit. On dirait qu'il ne tient pas à répondre. Tout de même. »

« Écoutez, dans le dernier numéro de cette revue — dont je moins qu'on puisse dire s'il est fort modeste, et, quant à sa portée théorique, nul — j'ai lu cette interview de Sartre, qui me paraît avoir été mal orientée d'entrée de jeu par les questions qu'on lui a posées, et par ce qui donnait à cette publication son objet : réagir contre une prétendue réaction anti-sartrienne. J'ai peine à croire que l'opération vise à donner à Sartre un regard d'actualité. Sartre reste, en effet, le représentant le plus populaire de la pensée française. Mais de là à poser que ce qui n'est pas sartrien se définit d'abord par le fait de n'être pas sartrien, il y a de la marge. »

« Quant à ces capitaines, comme vous dites, il ne sont pas embarqués sur le même bateau, et ils ne tiennent pas le même cap. Lévi-Strauss, que je connais bien, ne s'intéresse pas tellement à la psychanalyse. J'ai trouvé Altshuler très éveillé à mes travaux, très « éveillé » autour de lui, je crois qu'on peut tenir pour définitif le découpage qu'il donne de la pensée de Lévi, mais qui va croire que nous nous concitions ? Je n'ai pas vu Foucault, il suit ce que je fais, et j'aime ses travaux, mais je ne le vois pas très concerné par la position de Freud. Alors, entre ces quatre personnes, le lien ? »

« Ce que l'on appelle la structura-

« Je vous accorde que le mot structuraisme garde un sens pour nous grouper vaguement, mais, dès, ce n'est plus vrai pour le mot structure. La structure n'a pas la même signification pour chacun. Ainsi, pour moi, le mot structure désigne exactement l'incidence du langage comme tel dans ce champ phénoménal qui peut être groupé sous la rubrique de ce qui est analysable au sens analytique. Je précise : dans le champ de ma recherche, dire « structure, comme un langage », c'est un pléon-

« Sartre vous adresse certaines critiques plus précises. » Chez Lacan, la disposition au « décentrement », au sujet est lié au discrédit de l'histoire. »

« C'est cela. Toute la philosophie de Sartre veut que le sujet et la conscience soient indissolublement liés. Or, dans Freud, cette liaison est rompue. Chez lui, ce n'est pas d'une subconscience qu'il est question, non plus d'une préconscience. Non, l'inconscient est pose comme barre de la conscience. L'inconscient n'est pas du même ordre que la conscience, n'a pas accès, hors de circonstances forcées, à la conscience. Les objections de Sartre ne s'adressent pas à Freud tout seul, mais aussi bien à Freud en vérité, pour la raison que je vous disais plus haut, Sartre n'a jamais voulu s'intéresser à la vraie psychanalyse de Freud. »

« Il a pourtant donné de belles analyses de ce qu'on pourrait appeler les profondures, ou des dessous de la conscience. »

« De très brillantes analyses qui dans L'Être et le Néant, il trace

une phénoménologie de la passion sadique, extraordinairement redoutable, au point qu'il parvint à nous en faire saisir tous les ressorts. Seulement, voilà : aussi fascinantes qu'elles, ces analyses ne sont pas exactes. Un simple médecin qui connaît des cas de sadisme sait bien que rien ne se passe comme dans l'exposé de Sartre. Le texte de Sartre est très brillant, ses dons littéraires éblouants, sa machine marche, c'est vrai, mais, dans ce cas là au moins, elle ne mord pas. Or c'est cela qui importe, n'est-ce pas ? Nous ne sommes pas des philosophes, mais des cliniciens. Ce que je dis à mes élèves, combien de fois l'ont-ils recueilli, le matin même, de la bouche de leurs malades ? »

« Sartre vous reproche aussi un refus refusé de l'histoire.

« Voyons, même Lévi-Strauss, qui qu'on en dise, ne refuse pas du tout l'histoire. Ce qu'il refuse, c'est toute une opposition grossière entre la structure, qui serait synchronique, donc hors de l'histoire, et la dialectique, qui serait diachronique, plongée dans le temps. Mais c'est exact. Répétez, dans mon ouvrage, le texte qu'on appelle La Discours de Rome et vous mesurerez de quel ton il est écrit. C'est une critique, au point qu'elle me paraît, cependant au registre de l'inconscient l'inconscient est histoire. Le vécu ne constitue une science. Même la médecine n'est pas une science, mais un art (c'est même de l'oublier qu'il en est la ou nous savez) la psychanalyse, elle, doit assurer sa place, très à part, dans le champ scientifique. Il faut qu'elle possède son statut épistémologique.

« Bien des personnes tentent de vous opposer à Sartre.

Lacan sourit :

« On voudrait que je sois un espace de successeur de Sartre. Laissez-moi vous dire que c'est la se faire une plaisante idée de ce qui peut m'intéresser. Sartre a eu une certaine fonction très précise, qu'on peut « cuber » mais qui n'a aucun rapport avec les travaux que je mène. Sartre est plus jeune que moi et j'ai suivi avec beaucoup de sympathie et d'intérêt son ascension. Mais je ne suis pas le fils de Sartre, et je ne suis pas du tout par rapport à lui.

« L'urgence, maintenant, c'est de voir le psychanalyste comme tel, c'est la psychanalyse est une pratique, mais ce n'est pas une technique. Or aucune pratique quative n'est constituée une science. Même la médecine n'est pas une science, mais un art (c'est même de l'oublier qu'il en est la ou nous savez) la psychanalyse, elle, doit assurer sa place, très à part, dans le champ scientifique. Il faut qu'elle possède son statut épistémologique.

« Là, je soutiens que la psychanalyse est impensable avant la naissance, au dix-huitième siècle, de la science, au sens moderne, sens du terme. Ce n'est pas une science, c'est la position cartésienne du sujet, qui a pour effet d'annuler les profondures de la subjectivité. Souvenez-vous que Freud n'a pas hésité à rompre avec Jung lorsque ce dernier a tenté de les réunir dans la psychanalyse. La psychanalyse ne pouvait seulement se concevoir avant la science. Vous entendez des gens vous expliquer gravement que Freud a été emporté dans son scientisme, ce qui est une sottise. Non seulement son scientisme ne l'a pas gué, mais il était absolument nécessaire qu'il fût un scientifique comme il est aujourd'hui, nécessaire que la psychanalyse se constitue en science. »

« On interrompt ce long dialogue.

Maintenant le livre de Lacan chemine à la rencontre de son public, en même temps qu'une nouvelle phase s'ouvre de aventure intellectuelle engage vous trente années. Puisse en ces lieux établir ce gros livre en son lieu, comme elles disent que l'effort sage du lecteur n'est pas vain. L'ouvrage de Lacan nous concerne tous. Il désigne les archives de cette vérité que chacun de nous recèle en lui, même les critiques perdus ou l'histoire de l'autre, que nous sommes à nous-mêmes, par dans un langage incommensurable de nous.

FREUD EST-IL DEPASSÉ ?

Retour vers les problèmes plus directement liés à la recherche de Lacan : la psychanalyse et la formation des psychanalyses. Son ouvrage revient fréquemment sur ces thèmes, et y dénonce l'insuffisance des méthodes de formation actuelles, auxquelles il faudrait ajouter, bien d'autres chapitres : les disciplines linguistiques et historiques. Aussi bien que l'histoire des religions, et des mythes, les mathématiques modernes ou les mots croisés.

« La formation des psychanalyses se heurte à de bonnes habitudes de pensée. En vérité, toutes les résistances que je rencontre auprès des psychanalystes sont des résistances à Freud, dans le dire clairement, bien des praticiens pensent : « Freud, c'est

dépassé. Nous autres, psychanalystes, nous le savons bien. » Or, dans son essence, la psychanalyse ne peut être réduite à la psychiatrie. C'est pourquoi la formation du psychanalyste exige aussi de rompre avec un certain nombre d'idées qui sont profondément ancrées. Il faut prendre garde d'une certaine idée que nous nous faisons du sujet. Or cela demande il faut le reconnaître, une certaine discipline.

« Il faut donc en revenir à des évidences massives et dire que la psychanalyse, dans son essence, ne se réalise que dans la transmission du psychanalyste au psychanalyste aux fins de psychanalyse, le reste devant être considéré comme s'empêchant de transmettre. Les psychanalystes de soutien, par exemple, si fort à la mode, non rien à faire avec la psychanalyse. Ou bien la psychanalyse se transmettra dans sa fidélité obligeante à Freud, ou bien elle se réduira à l'action des psychotérapeutes qui, dans l'ensemble de la thérapie psychanalytique, n'auront pas plus d'importance que des maltes-neigeurs un jour supérieurs.

Et, élargissant soudain ses thèmes,

« L'urgence, maintenant, c'est de voir le psychanalyste comme tel, c'est la psychanalyse est une pratique, mais ce n'est pas une technique. Or aucune pratique quative n'est constituée une science. Même la médecine n'est pas une science, mais un art (c'est même de l'oublier qu'il en est la ou nous savez) la psychanalyse, elle, doit assurer sa place, très à part, dans le champ scientifique. Il faut qu'elle possède son statut épistémologique.

« Là, je soutiens que la psychanalyse est impensable avant la naissance, au dix-huitième siècle, de la science, au sens moderne, sens du terme. Ce n'est pas une science, c'est la position cartésienne du sujet, qui a pour effet d'annuler les profondures de la subjectivité. Souvenez-vous que Freud n'a pas hésité à rompre avec Jung lorsque ce dernier a tenté de les réunir dans la psychanalyse. La psychanalyse ne pouvait seulement se concevoir avant la science. Vous entendez des gens vous expliquer gravement que Freud a été emporté dans son scientisme, ce qui est une sottise. Non seulement son scientisme ne l'a pas gué, mais il était absolument nécessaire qu'il fût un scientifique comme il est aujourd'hui, nécessaire que la psychanalyse se constitue en science. »

EDMOND BUCHET

« Vous savez, dit-il par exemple, pouvons nous nous contenter de ce que tant ou une face dure de ce que nous avons instauré et il aura un psychanalyste à répondre à certaines exigences subjectives, si les qualitatifs de l'article défini et trop dire ou bien encore trop desirer. »

On pourrait que de labyrinthe verbal à sa nécessité et à la peine imprimée au scruil fait incommen-

**LA
REVOLUTION
FRANÇAISE**

Jacques
Lévron

170 documents
ARTHAT D

Après tant de "vies romancées" voici enfin son vrai visage, révélé par des documents authentiques souvent bou leversants

EDMOND BUCHET

par
EDMOND BUCHET

légendes et vérités

Collection « Points d'appui » dirigée par Paul BARRAU et Daniel RAUJENNE

Henry BARS

LA POLIQUÉ

SELON JACQUES MARITAIN

Un livre d'actualité à l'heure où la passion de la Garonne met les pieds dans le plat.

Un volume 9 F. 60

LES ÉDITIONS OUVRIÈRES
12, avenue Soufflot, PARIS (13)

la détermination symbolique, comme l'écriture d'une inconnue structurale. Cette inconnue, n'entrant dans aucune équation, mais seulement dans un fonctionnement, ne se résout jamais. Elle organise au contraire autour de son vide le fonctionnement symbolique. *Le sexuel*, en particulier, fonctionne de cette façon. Dans le réel, il y a l'anatomie ; dans l'imaginaire, les idéaux sociaux ou familiaux.

Mais dans l'ordre symbolique – c'est une découverte tout-à-fait surprenante de la psychanalyse – la différence sexuelle n'est pas positivement représentée. Il y a seulement un symbole du sexuel. L'identification sexuelle de chacun se fait dans un rapport d'affirmation ou de négation, de totalisation ou de relativisation de ce symbole. Par rapport à la subjectivation, ce symbole se résout donc en une fonction.

On a appelé « phallus » ce symbole, en référence aux Mystères antiques. Le mode d'existence du sujet ainsi que la forme de sa vie sexuelle, ou son absence de vie sexuelle, résultent de sa position par rapport à la fonction phallique.

4. *La notion de discours.*

Enfin, on a pu proposer, en généralisant l'hypothèse de la domination du symbolique, une tentative de formalisation des concepts qui l'articulent. Ces éléments, ou fonctions, se combinent entre eux pour former la notion de Discours. Un discours est une des formes possibles de cette prise, un certain arrangement des fonction qui rendent compte de son opération. Ces fonctions s'inscrivent en un système de permutations tel qu'il est possible de passer d'un discours à l'autre moyennant des transformations réglées.

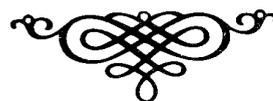
Avec ce système est proposée, pour la première fois à ma connaissance, une hypothèse qui articule l'individuel au social. L'articulation prend pour pivots deux points dont les théories actuelles ne savent généralement que faire : le langage et la sexualité. Car il semble bien que les quelques formes de discours possibles recouvrent les quelques positions sexuelles connues : les mêmes modalités logiques y sont à l'œuvre.

On est bien obligé de remarquer que des conceptions de l'humain qui ne peuvent expliquer ni la nature du passage de l'individuel au collectif, ni

l'importance du langage, ni celle de la sexualité n'ont pas grande vraisemblance. Les théories existantes ramènent ces trois problèmes à des données de nature ; on appelle toujours « nature » ce qui devrait pouvoir être utilisé sans problème. Ce n'est pourtant pas le cas.

En outre, une telle hypothèse a le mérite de pouvoir être expérimentée en dehors du champ propre de l'analyse. Outre le travail sur sa vraisemblance : rend-elle suffisamment compte des phénomènes observables tant les groupes que chez les individus ? Elle permet une certaine prévision : elle est donc relativement vérifiable. Elle pose enfin la question d'une opérativité dans le champ des processus sociaux, opérativité qui ne soit pas aveugle et qui ne laisse pas de place aux fantasmes de toute-puissance : s'il y a une action possible elle est limitée et déterminée ; il peut aussi n'y en avoir aucune de satisfaisante.

Ce sont ces hypothèses qui seraient exposées dans le détail et proposées à la discussion. Comme leur enjeu n'est pas seulement de pensée, mais aussi celui d'une effectivité possible, il est souhaitable que le débat se déroule sur deux plans distincts. Il devrait prendre aussi la forme d'un véritable champ d'expérimentation. La forme en serait la suivante : des praticiens divers, intéressés par le projet viendraient y confronter ce qu'ils peuvent dire de leur activité. Ce sont aussi bien des psychanalystes que des scientifiques, des artistes, des médecins, des industriels et de financiers, des hommes de « communication » ou spécialistes des médias. Leur point commun : ils ont affaire à un réel, et de leur opération revient la question, quelquefois difficilement évaluable, de son effet. L'hypothèse de la détermination symbolique, ou encore de l'efficacité du « discours » tel qu'on l'a défini plus haut fournit un terrain commun à l'évaluation de cet effet aussi bien qu'à la nature de son opérativité.



La sublimation et le refoulement originaire

Christiane Rabant-Lacôte

Le travail de l'année passée a porté sur l'articulation de deux concepts psychanalytiques fondamentaux, le refoulement originaire et la sublimation. Cette explication tourne traditionnellement autour de la notion, graduellement restreinte ou large, de satisfaction. Prise dans l'idéologie de mises en ordre du monde, la notion de satisfaction fait du refoulement originaire et de la sublimation des processus opposés, complémentaires, ou encore liés par des analogies. L'enjeu de ces questions concerne à la fois la situation de la fin de l'analyse, le statut de l'élaboration théorique, l'éthique de la direction de la cure, la place de toute « poétique ».

Or, la question ne sera correctement posée que lorsque la notion centrale de satisfaction sera, non pas réfutée, mais critiquée et située par une autre éthique que celle qui cherche ses fondements dans un ordre du monde.

Nous avons suivi la critique lacanienne de cette notion. Lacan ne se contente pas de réfuter toute morale attachée à un Bien, il enracine sa critique dans le *non decet* radical de la jouissance qui ne peut être celle qui conviendrait à un rapport sexuel inscriptible comme tel. Il situe sa recherche par rapport à une éthique du dire, par rapport à une parole sans arrière-monde.

Il nous est apparu que la lecture kantienne fondamentale, pour Lacan sur ce point, n'était pas tant celle de « la critique de la Raison pratique », à laquelle pourtant il fait référence, mais celle la « Critique du jugement » où il suit le fil serré de la possibilité d'un dire sur une satisfaction liée à la représentation d'un objet, qui puisse emporter l'assentiment universel sans pour autant déterminer cet objet.

Que Kant ait génialement distingué le beau et le sublime, sur ce qui engage là la parole, qu'il ait pressenti que la jouissance du sublime ne va pas sans quelque « arrêt des forces vitales » ne doit donc pas pour autant nous permettre d'expliciter directement le terme de sublimation par celui de sublime ; mais cela montre comment un tel philosophe était attentif à l'intrication de la mort et de la jouissance, dans la singularité logique de ces jugements. La « Critique du jugement » fait partie de ces textes, comme certains d'Héraclite, comme le dialogue du Parménide, que Lacan proposait à une étude de longue haleine, sans cesse. Ces textes – et cela n'est pas vrai de tout texte philosophique – ont ceci de particulier qu'ils mettent en cause la possibilité de la parole même, comme certains textes de logique. Ceci permet de situer l'originalité de la conceptualisation psychanalytique du refoulement originaire qui pose la question de la symbolisation primordiale en constituant du même coup la notion et l'existence d'un inconscient. Qu'un texte de Kant ait posé une question proche de celle-ci sur la question du beau et du sublime, nous enseignait comment une recherche peut se faire au plus près de l'impossible. Certes Lacan nous aidait à tenir ce fil de lecture ; mais ce texte, comme celui de « la religion dans les limites de la simple raison », où Kant situe le « mal radical », est le texte où il prend les plus grands risques que la rigueur puisse commander.

On ne peut traiter de façon monolithique les rapports entre philosophie et psychanalyse. Ce ne peut se faire que de façon ponctuelle, discontinue, précise. A ne pas faire l'effort de lire précisément certains chemine-ments philosophiques dans l'acuité de leur relation à l'impossible, on se prive en effet de pouvoir déceler entre deux concepts psychanalytiques la nature purement idéologique de la notion de satisfaction, par exemple. Dès lors, une articulation entre les deux concepts de refoulement originaire et de sublimation, fondée sur une telle notion, ne peut être que fluctuante. Elle devient au contraire nécessaire et rigoureuse lorsqu'elle est référée à une éthique où le dire situe l'invention du savoir inconscient dans son rapport à l'impossible.

La Formalisation

Marc Darmon

L'étude de l'Esquisse démontre l'existence dans ce texte fondateur d'une trame formelle, d'une axiomatique, très simple voire rudimentaire mais déjà très efficace et dont la structure et la topologie se retrouvent tout au long de l'œuvre de Freud au travers des diverses modifications et également dans les formalisations qui ponctuent et orientent le discours de Lacan.

Au cours de cette année nous avons abordé le champ de la logique, à partir d'Aristote et des stoïciens

Ainsi la question de l'impossible comme fondement du réel a été introduite à partir de l'argument maître de Diodore et de sa réfutation par Chrysippe.

Du côté de la physique, le développement actuel de la mécanique quantique conduit au rejet de la conception d'un savoir déposé dans le réel de façon convergente aux idées qui se dégagent dans notre champ. La psychanalyse conduit à une logique jusqu'à Lacan non écrite s'opposant aux logiques mathématiques dans le sens où elle se réfère à un autre impossible.

Cette logique formalisée par les « quanteurs de la sexuation » implique une topologie. De façon analogue nous savons que la logique de Boole a pour pendant l'espace topologique booléen.

Contrairement aux apparences (celles du texte écrit) c'est l'espace connexe qui se montre adéquat pour rendre compte du champ symbolique.

C'est pourquoi aucune division de ce champ en une part masculine et une part féminine n'est naturelle.

La coupure de la castration vient organiser le champ symbolique, lui donner sens en le vectorisant. L'étude des variétés (des espaces) topologiques permettront peut-être la refonte de notre théorie, c'est-à-dire de notre pratique.

Compte-rendu des enseignements à Bordeaux

Cette année, consacrée à la question des psychoses (séminaire de Jacques Lacan, présentation-vidéo de malades, problèmes techniques) et à l'abord de la topologie, nous a conduits à tenter une articulation topologique des phénomènes élémentaires dans la psychose, d'où il résulta la nécessité de prendre la mesure de la méconnaissance inhérente à un saut conceptuel non ramené à des fondements minimums, que ce soit au titre d'un retour à Freud, à celui d'une discipline mathématique ou aux modalités du passage à l'écriture prenant comme support un bulletin intérieur local.

Compte-rendu des enseignements à Nice

La geste perverse.

L'enseignement a consisté à l'élaboration de la notion de symptôme, et le rapport de cette dernière avec l'univers des perversions, mettant en évidence des faits de structure permettant de différencier névrose et perversion.

Le statut de l'objet en psychanalyse.

Qu'est-ce qu'un objet ? Qu'est-ce qu'une chose ? Qu'elle est la raison du désir ? Lecture du *Banquet*, des *Méditations*. Propositions pour un catalogue critique des objets cause du désir.